

XX^e ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION LIBÉRATION DE PARIS ET DE STRASBOURG

Valeur : 0,30 F + 0,05 F

Couleurs : Lie de vin, noir,
bistre rouge

50 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce
par PHEULPIN

Format horizontal 22 × 36
(dentelé 13)

VENTE

anticipée, les 22 et 23 août 1964 à l'Hôtel-de-Ville de PARIS (Salle Saint-Jean);
générale, le 24 août 1964 dans les autres bureaux.

1944 : Libération du territoire. 1964 : Vingt années ont passé, mais la France se souvient toujours. Pour s'associer à la commémoration de ce glorieux moment de l'histoire de notre Pays, l'Administration des P.T.T. a décidé de procéder, cette année, à l'émission d'une série de cinq timbres intitulée « XX^e Anniversaire de la Libération ». Cette série — dont les quatre premiers volets ont été consacrés à l'Appel du 18 juin 1940, la Résistance, la Déportation, les Débarquements de Normandie et de Provence — prend fin avec ce qui fut la conclusion de la lutte menée par tout un peuple pour reconquérir sa liberté, la Victoire, symbolisée ici par la libération de deux villes chères à tous les Français, Paris et Strasbourg.

La capitale entre en effervescence dès le 18 août, mais c'est le 19 que les Forces Françaises de l'Intérieur (F.F.I.) et les organisations de résistance sortent de la clandestinité et passent à l'attaque en appelant à la grève générale et à l'insurrection contre les autorités d'occupation.

Dès lors, le décor change brusquement et Paris cesse toute activité d'ordre économique pour ne plus songer qu'à se battre : des barricades naissent en une nuit, les luttes de harcèlement affolent un ennemi jusque-là sûr de sa puissance, l'héroïsme compense largement l'insuffisance des armements et nul ne marchande sa vie lorsqu'il s'agit de faire sauter un char allemand ou d'aller fixer un drapeau tricolore au sommet d'un édifice public ou d'un monument.

Durant cinq jours, des combats souvent très violents se déroulent un peu partout, à la manière de foyers d'incendie qui, après avoir paru éteints, se raniment brusquement sous l'effet du vent pour s'éteindre encore et renaître plus tard. Pendant ce temps, les troupes alliées avancent toujours et le bruit du canon qui se rapproche donne aux insurgés la certitude de tenir jusqu'à la victoire.

Le 24 août, Paris va être payé de ses souffrances. La nuit enveloppe déjà la ville quand, soudain, les cloches des églises se mettent à sonner joyeusement. Elles rompent un silence de quatre années pour annoncer l'arrivée à l'Hôtel-de-Ville du premier char — le Romilly — de l'armée libératrice.

Le lendemain matin, à 7 heures, les troupes franco-américaines font leur entrée dans la capitale ; la population réserve à ses libérateurs un accueil extraordinaire, oubliant même que des nids de résistance allemands existent encore. Plus pour longtemps toutefois puisque, l'après-midi, le général Leclerc reçoit la reddition du général von Choltitz, commandant militaire des forces allemandes.

Paris est libéré après avoir failli être anéanti : en effet, Hitler avait personnellement ordonné qu'il soit « transformé en un tas de décombres » ; si, finalement, cet ordre insensé n'a pas été exécuté, c'est en grande partie grâce à l'action persuasive du consul général de Suède,

Nordling, qui n'a cessé de jouer un rôle discret mais efficace tout au long de cette glorieuse semaine.

Pendant que Paris honore ses héros et panse ses blessures, la guerre continue pour libérer totalement le territoire français.

Le 12 septembre, la 2^e D.B. du général Leclerc fait sa jonction en Côte-d'Or avec une unité — la 1^e D.F.L. — de la 1^e Armée française du général de Lattre de Tassigny, qui a remonté toute la vallée du Rhône depuis son débarquement le 15 août sur les côtes de Provence.

Ces troupes françaises vont avoir, pour l'essentiel, le périlleux honneur de reconquérir l'Alsace. De Lattre, attaquant par le sud des Vosges, franchit la trouée de Belfort le 19 novembre et pénètre le premier dans la province. Leclerc, passant par le nord, est à Saverne le 23 novembre et, de là, dévale tel une avalanche sur Strasbourg où ses éléments blindés avancés surviennent en trombe et surprennent la garnison allemande.

Lorsque celle-ci peut se ressaisir, toute la division Leclerc s'est engouffrée dans la capitale alsacienne et fait feu de tous ses engins. La situation devient alors paradoxale puisque c'est de l'intérieur de la ville qu'ils sont venus délivrer que les Français bombardent les forts occupés par les défenseurs ennemis. L'extraordinaire coup d'audace de Leclerc va pourtant réussir et, le 25 novembre dans l'après-midi, le général allemand von Vaterrode doit capituler.

Les Alsaciens n'ont cependant pas fini de trembler : un mois plus tard, le général Eisenhower, craignant une percée allemande dans les Ardennes et désireux d'opérer en conséquence un raccourcissement du front, envisagera d'abandonner Strasbourg.

Sans mésestimer la valeur stratégique de ce plan, le général de Gaulle écrira au Chef des armées alliées : « Quoi qu'il advienne, les Français défendront Strasbourg ». Grâce à cette prise de position catégorique, le général de Lattre pourra sauver définitivement Strasbourg et, partant, toute l'Alsace qu'Hitler s'était un moment flatté de donner « comme étrennes au peuple allemand pour le 1^{er} janvier 1945 ».

